



HAL
open science

Stefan Zweig et l'Europe : culture contre nationalismes

Caroline Anthérieu-Yagbasan

► **To cite this version:**

Caroline Anthérieu-Yagbasan. Stefan Zweig et l'Europe : culture contre nationalismes. Noésis, 2017.
hal-03212367

HAL Id: hal-03212367

<https://hal.science/hal-03212367>

Submitted on 30 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Stefan Zweig et l'Europe : culture contre nationalismes

Stefan Zweig and Europe : culture against nationalisms.

Caroline Anthérieu-Yagbasan, Centre Gilles-Gaston Granger (AMU)

Résumé : Dans les années 1930, au moment où se profile de nouveau l'ombre d'un affrontement entre nations, rares sont les intellectuels qui revendiquent leur apolitisme. C'est pourtant ce que fait Stefan Zweig, lui qui regarde avec une méfiance grandissante, depuis la Première Guerre Mondiale, toute forme d'engagement politique, et considère que le concept de nation a mené aux impérialismes. Il développe donc une idée de l'Europe hors du cadre politique au sens étroit. Conception aussi intempestive que l'était celle de Nietzsche à son époque ; ce dernier fait d'ailleurs partie des penseurs auxquels Zweig se réfère explicitement.

Il ne nie pas le nationalisme, ne cherche pas à fondre les cultures, mais s'appuie sur la connaissance réciproque et l'élaboration d'une « conscience supranationale ». Jugeant l'union inévitable dans le mouvement de l'Histoire, l'auteur s'inquiète de ce que serait une Europe purement économique ; une telle construction, pense-t-il, ne saurait garantir longtemps la paix, car elle ne pourrait soigner les pays de leur maladie politique, l'impérialisme. Au contraire, une Europe culturelle permettrait le respect mutuel entre États, tout en évitant le repli sur soi et la méconnaissance caricaturale du voisin ayant cours avant et pendant la Première Guerre Mondiale. Visionnaires tout autant qu'enracinées dans la réalité du XXe siècle, les idées de Zweig se montrent encore fécondes pour notre pensée actuelle de l'Europe.

In the 1930's, as the shadow of an international conflict is looming on anew, only few intellectuals are claiming their apolitism. Yet Stefan Zweig is doing just so, because he distrusts every form of political engagement since First World War, considering that the national concept led to different kinds of imperialism. As a consequence, he develops an idea of Europe out of a strictly political framework, a so untimely view as Nietzsche's in his own time ; the german philosoph is well one of Zweig's explicit references.

This view does not deny nationalism, does not search to melt the cultures, but relies on reciprocical knowledge and the construction of a « supranational consciousness ». Judging the union inevitable in the Historical movement, the author worries about what would be an only economical union ; such a building, in his mind, could not guarantee a lasting peace, as the countries would not be cured of imperialism, their political disease. On the contrary, a cultural Europe could allow that States respect each other, avoiding the possibility of self withdraw, and a caricatural ignorance of their neighbors, such as before and during the First World War. Visionary, and at the same time deeprooted in the twentieth century, Zweig's thinking about Europe appear fertile still to our contemporary European view.

Mots-clés : Stefan Zweig, Europe, nationalisme, culture, engagement.

Keywords : Stefan !Zweig, Europe, nationalism, culture, commitment.

Dans les années 1930, au moment où se profile de nouveau l'ombre d'un affrontement entre nations, rares sont les intellectuels qui revendiquent leur apolitisme. C'est pourtant ce que fait Stefan Zweig, lui qui regarde avec une méfiance grandissante, depuis la première Guerre Mondiale, toute forme d'engagement politique, et considère que le concept de nation a mené aux impérialismes ; il affirme donc avec force son antipolitisme, et développe une conception européenne qui sort du cadre politique au sens étroit. L'idée d'Europe est une idée qui imprègne nombre d'écrits, mais aussi la vie de l'écrivain autrichien. L'essayiste et nouvelliste qui a vécu à une époque charnière, durant laquelle le centre du monde est devenu le « Vieux continent », sur lequel ont germé les deux conflits les plus meurtriers du XX^e siècle, s'est interrogé régulièrement, surtout à partir de 1933, sur ce que signifiait l'Europe.

Si cette notion nourrit l'œuvre et la pensée du grand écrivain, c'est que sa formation intellectuelle a pris un tournant lors du premier conflit mondial, choc moral pour toute sa génération. La chute de l'empire austro-hongrois marque également la fin du modèle viennois comme capitale culturelle et intellectuelle, figure idéale d'une Europe portée par les intellectuels, qui aurait hérité des pratiques humanistes. Pourtant, l'idée d'Europe subsiste même après cette défaite de l'esprit, car Zweig considère que le mouvement de l'Histoire est en faveur d'une union européenne. Celle-ci se fera donc, pense-t-il, « par le haut », par la culture, la connaissance réciproque et les échanges entre artistes de tous pays – conception qu'il mit en œuvre dans sa vie et ses amitiés. Enfin, c'est encore un tragique événement historique qui, consacrant sa nostalgie d'une Europe rêvée, fuie, mais pourtant profondément enracinée dans ses tripes, le pousse à mettre fin à ses jours en février 1942. Entremêlant sa vie privée, l'Histoire mondiale et son œuvre romanesque, la notion de crise, centrale dans son œuvre romanesque, s'offre ainsi comme une clé biographique, en lien avec une vision particulière de l'intellectuel : tel un phare dans la tempête, un repère lors des crises politiques.

La conception européenne de Zweig ne nie pas les nations, ne cherche pas à fondre les cultures, mais s'appuie sur la connaissance réciproque et l'élaboration d'une « conscience supranationale » ; la conscience d'une appartenance commune à un même continent. Penser un socle culturel commun peut permettre de sortir de l'impasse d'une Europe essentiellement économique, reliant des nations qui n'ont qu'une connaissance très imparfaite les unes des autres. C'est pourquoi il semble particulièrement fécond de revenir aujourd'hui à ce penseur, en commentant les sources de sa pensée européenne, ses implications, et son ancrage historique dans le XX^e siècle.

• 1- La Première Guerre Mondiale ou le choc traumatique

« La guerre de 1914 a été le premier événement de ce genre qui ait mis en mouvement des centaines de millions d'individus. Aucune autre guerre avant elle n'avait pénétré d'une façon aussi profonde dans l'existence des nations : et parce que l'État tenait alors l'individu d'une main plus brutale et plus cruelle qu'autrefois, jamais plus il ne l'a lâché. À cela viennent s'ajouter les inventions techniques qui, telles la TSF, touchent des millions d'individus à la même seconde [...]. Tout cela crée une uniformisation de faits et d'impressions que nous ne connaissions pas autrefois¹. »

1 « Stefan Zweig, Entretien avec André Rousseaux », publié dans l'hebdomadaire *Candide* du 4 janvier 1934. Cité dans *Stefan Zweig*, Paris, édition du Magazine littéraire, Nouveaux regards, octobre 2012.

Le choc qu'a constitué la première guerre mondiale marque le début de la « carrière » du jeune Zweig (il a 36 ans en 1918) comme intellectuel, au sens que ce mot pouvait avoir depuis la fin du XIX^e siècle. Issu d'un milieu cultivé et polyglotte, Stefan Zweig se trouve être particulièrement sensible à l'idée d'une communauté fraternelle des peuples européens. Pourtant, avant 1914, ce qu'est l'Europe est mal défini chez lui² ; il s'agit surtout d'une ouverture vers les autres peuples qui s'exprime, sur le plan privé, par une masse importante d'échanges épistolaires entre intellectuels de différents pays, et sur le plan public par un gros travail de traduction (de Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, par exemple), rédaction de préfaces, organisation de tournées (pour Verhaeren et Rolland, entre autres), conférences, avec pour but avoué de travailler à une meilleure connaissance réciproque en faisant connaître les écrivains étrangers au public germanophone. Sa culture viennoise lui donne le sentiment d'appartenir à la même communauté intellectuelle que tous ces artistes avec lesquels il correspond. En servant la connaissance et les échanges, il a le sentiment d'être au service de la paix. Comme le fait remarquer Marie-Emmanuelle Zarini, « l'Europe reste jusqu'à la veille de la Grande Guerre une « sensation » pour Zweig, un souhait dont le contenu n'est pas encore défini³. »

Plus précisément, qu'est-ce que l'Europe pour Zweig, avant la première Guerre Mondiale ? Quoiqu'il ne se soit jamais, à notre connaissance, exprimé clairement à ce sujet, on peut déduire de certaines remarques ou extraits de sa correspondance l'idée qu'il s'en fait : celle d'une communauté d'esprits unis en vue de la paix. Vision élitiste, dans laquelle le peuple ne joue aucun rôle – l'écrivain s'est toujours méfié des masses. L'Europe des humanistes semble lui servir de modèle⁴. Il forge d'ailleurs, pour se l'appliquer à lui-même et ses amis, le mot « érasmien ».

À ce socle théorique s'ajoute l'héritage de Taine, sujet de son doctorat⁵, dont il a gardé l'idée d'un « esprit des peuples ». La rigueur germanique, l'insouciance viennoise, la rudesse flamande ; ainsi comprend-il les relations internationales, parfois jusqu'à la caricature... ce qui pourrait devenir contradictoire avec ses convictions humanistes et internationalistes.

C'est pourquoi « [o]n peut donc affirmer, comme le fait Fabrice Van de Kerckhove, que chez Zweig « la perspective universaliste et européenne » est en contradiction avec « une perspective plus étroite, ouvertement germanocentrique⁶. » Cette tension restera irrésolue chez lui.

Lors de la mobilisation en 1914, il ressent un enthousiasme nationaliste et le souhait de s'engager. Il met en jeu ses catégories habituelles pour analyser l'événement.

« Il rédige un papier pour la *Neue Freie Presse* le 31 juillet [1914] et affirme que Vienne est prise d'un calme réfléchi et d'un silence harmonieux ; plus tard, il reconnaîtra dans son journal que c'était de la consternation. Mais il admet : « malgré toute mon aversion et ma haine pour la guerre, je ne voudrais pas perdre le souvenir de ces premiers jours. Des milliers et des centaines de milliers de gens prirent conscience de ce qu'ils auraient dû mieux ressentir en temps de paix, leur

2 Cet idéal et ses limites sont examinés en particulier par Marie-Emmanuelle Zarini dans sa thèse, *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*, soutenue à l'université de Metz en 1999, sous la direction de Michel Grünewald.

3 Marie-Emmanuelle Zarini, *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*, op. cit., p.160.

4 Référence qu'il retrouvera pour penser l'opposition au nazisme, voir par exemple *Triumph und Tragik des Erasmus von Rotterdam*, Reichner, Vienne 1934, ou *Castellio gegen Calvin*, Reichner, Vienne 1935 (traduit en français sous le titre *Conscience contre violence* ; ces deux références sont disponibles en français dans diverses traductions, la première étant celle d'Alzir Hella, publiée au Livre de Poche).

5 *Die Philosophie des Hippolyte Taine*. Dissertation, 1904. Cette thèse en philosophie, inédite à ce jour en français, est disponible pour consultation à l'université de Vienne.

6 Marie-Emmanuelle Zarini, *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*, op. cit., p. 217.

Dans les tous premiers temps de la guerre, emporté par l'enthousiasme et la solidarité populaire, Stefan Zweig se laisse donc galvaniser. Son patriotisme germanique (englobant l'Allemagne, dont il souhaite la victoire, en Autrichien qui a un « complexe d'infériorité » face à la prétendue rigueur de son voisin) prend parfois des accents de nationalisme. Il semble s'en défendre en expliquant que nul ne peut échapper à l'implication dans cette guerre, dans un texte intitulé « Le Monde sans sommeil » (« Die schlaflose Welt »⁸). C'est encore avec sa conscience germanique qu'il réagit en publiant « A mes amis de l'étranger » (« An die Freunde im Fremdland »⁹), texte plus nuancé, prenant congé de ses correspondants étrangers sans provoquer les foudres de la censure. Il essaie d'y réfléchir sur la séparation imposée entre les deux camps, affirmant n'avoir rien oublié de leur amitié commune, des échanges passés, et de leur ambition, qui reste un espoir, d'édifier une Europe de l'esprit. Malgré des phrases comme : « mon être est comme transformé, et ce qui est en moi allemand submerge tout ce que j'éprouve », « je ne trouve plus la volonté d'être équitable »¹⁰, ou encore « mes amours et mes haines ne m'appartiennent plus », la franche défense de la patrie semble n'être plus dictée que par une nécessaire solidarité nationale. En utilisant des prétéritons, il fait subtilement passer son message à travers les mailles de la censure : « ne vous attendez pas à ce que je dise que la France est pacifique et seulement égarée, que tous les Anglais ne sont pas perfides ou pharisiens[...]. Je sais bien, il serait juste de dire cela tout haut, je sais combien il est beau de rester juste malgré la passion¹¹. » La guerre a désormais le dernier mot sur ce qu'il doit écrire ou penser, et il ne songe pas à s'élever contre ce fait. Il dit alors au revoir à ses « amis de l'étranger », prétextant le repli national. La fraternité théorique des débuts semble avoir cédé devant les contraintes de la guerre.

Mais cette fièvre patriote relative, feinte ou réelle, fait rapidement place à une interrogation internationaliste. Ses amitiés en Suisse, écrivains et artistes, engagés pour certains dans les cercles pacifistes, Romain Rolland par exemple, l'amènent à développer une vision plus nuancée des choses, débouchant sur un profond pessimisme lié à la défaite de l'Allemagne, qu'il souhaite tout en la redoutant : « Il était facile naguère de dire : il faut que l'Allemagne soit battue. On s'aperçoit aujourd'hui que cette guerre a été trop longue et qu'une défaite équivaut à la ruine¹². »

Poussé à l'extrême, son pacifisme devient défaitisme ; une théorie incomprise de son entourage et de ses amis intellectuels, qui tente de penser une issue au cadre étroit du nationalisme. Illustré par sa grande œuvre théâtrale, *Jérémie*¹³, cette notion essaie de résoudre les impasses du pacifisme en temps de guerre. Devenir défaitiste, c'est refuser d'être assimilé aux vainqueurs dans le cas d'une victoire, c'est affirmer une solidarité sincère avec les futurs vaincus, quels qu'ils soient, et même souhaiter la défaite pour éviter de commettre l'injustice du triomphateur. Bref, une sorte de socratisme moderne.

En 1918, la chute de l'empire austro-hongrois, empire multi-national, l'amène de surcroît à se questionner sur ce que sont la nationalité, l'appartenance nationale et la culture. Il

7 Donald Prater, *Stefan Zweig* traduction Pascale de Mezamat, Paris, édition Lacombe/La table ronde, 1988, p. 88 ; l'extrait rapporté est issu du chapitre du *Monde d'hier* intitulé « Les Premières heures de la guerre de 1914 » - p. 1055 et suivantes dans les *Œuvres complètes*, Paris 2015, édition de la Pléiade, tome II.

8 *Neue Freie Presse*, Vienne, 18 août 1914.

9 *Berliner Tageblatt*, Berlin, 19 septembre 1914.

10 Serge Niémetz, *Stefan Zweig - Le Voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, 2011 [1996], p. 169.

11 Serge Niémetz, *Stefan Zweig - Le Voyageur et ses mondes*, op. cit., p. 170.

12 *Journaux*, Samedi 9 [novembre 1918], édités par Knut Beck, traduits par Jacques Legrand, Paris, éditions Belfond, Le Livre de Poche, 1986, p. 323.

13 *Jeremias. Eine dramatische Dichtung in neun Bildern.*, Insel, Leipzig, 1917.

crain un moment, comme mentionné dans son journal de Suisse¹⁴, que la partie germanique de l'Empire ne soit annexée à l'Allemagne ; et, puisque l'Autriche-Hongrie va disparaître, il se pose la question de sa nationalité future – il pense que ce serait bien de devenir « juif », une nationalité sans nation, « supranationale » en quelque sorte ; et rêve de pouvoir fonder une république de « Weltbürger ». L'expérience de la Première Guerre mondiale, avec son « bourrage de crâne » généralisé, la notion, nouvelle dans l'Histoire, de « guerre totale », le choc moral qu'elle représente pour un érudit humaniste, ainsi que son difficile cheminement avec les pacifistes va donc formater la conception de l'Europe qu'il développera ensuite.

Car Zweig est clairement, dans sa façon de penser, de concevoir l'art, et jusque dans sa façon d'écrire, un homme du XIX^e siècle. Ce qui apparaît au début de ses *Mémoires*¹⁵, dans un chapitre comme « L'âge d'or de la sécurité », c'est son adhésion aux valeurs du libéralisme¹⁶, qui croit à l'assimilation par la culture ; sa conception de l'Europe n'échappe donc pas à sa nostalgie latente depuis la chute de l'Empire austro-hongrois ; nostalgie d'une société viennoise où l'intellectuel jouait un rôle (du moins dans la vision idéalisée que l'auteur en conserve), nostalgie d'un empire multi-culturel, d'une époque où les échanges entre peuples étaient faciles ; ceci favorisé par le « génie » de Vienne, l'esprit particulier de cette capitale.

●2- Les sources intellectuelles d'une pensée européenne

La pensée européenne de Stefan Zweig se précise après la Première Guerre Mondiale, en particulier face à l'expérience de la SDN (qu'il voit et commente de loin) et du Pen Club, ce rassemblement international d'écrivains, auquel il prend part plusieurs fois pour des conférences.

Le premier des « grands Européens » qui l'inspire, c'est Romain Rolland. Ce grand homme le pousse à sans cesse préciser sa pensée, le met en contact avec les pacifistes durant la Première Guerre Mondiale ; avec lui, il entretient une amitié indéfectible, malgré quelques incompréhensions liées en particulier à l'engagement politique. Plus qu'une pensée européenne, ce dernier développe une pensée internationaliste et pacifiste. Ils ont toutefois tous deux conscience d'être liés par une Histoire commune à leur patrie spirituelle : « Vous êtes un Européen. Je le suis aussi de c?ur. » Stefan Zweig admirait beaucoup cet aspect de son ami qu'il aurait voulu qu'on lui attribue également ; et l'un des chapitres de la biographie écrite sur Rolland¹⁷ s'intitule « La conscience de l'Europe ».

Toutefois, cet « européanisme » des deux amis se double d'une méfiance envers les hommes politiques, Rathenau étant une exception pour Zweig, qui les fait se maintenir à distance d'une forme d'engagement, pour soutenir par exemple Briand et sa déclaration sur une Europe fraternelle, dans le cadre de « l'esprit de Genève »¹⁸. La contribution des deux

14 *Journaux*, Dimanche 3 [novembre 1918], p. 321.

15 *Die Welt von Gestern, Erinnerungen eines Europäers*. Bermann Fischer, Stockholm, 1944 (publié en français sous le titre *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*).

16 Nous donnons ici à ce mot le sens de la fin du XIX^e siècle, de libéralisme bourgeois, qui croit au progrès par la science, et développe un optimisme historique qui est en crise dans l'entre-deux guerres. A ce sujet, et pour une étude des raisons qui donnèrent un temps à Vienne ce rôle de capitale culturelle, voir l'article de Michael Pollak, « Vienne fin de siècle [Les limites de l'exemple historique] », In: *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°4, octobre 1984, pp. 49-64. De plus, il faut préciser ici que l'adhésion au libéralisme, comme le remarque Jacques le Rider, est une « stratégie de compensation » partagée par tous les membres de la bourgeoisie juive à Vienne, les valeurs du parti libéral subsistant bien après le déclin de ce dernier dans l'espace germanique, à la fin du XIX^e siècle.

17 *Romain Rolland. Der Mann und das Werk*. Rütten & Loening, Frankfurt 1921.

18 Le 5 septembre 1929 à la tribune de la Société des Nations, Aristide Briand, ministre des affaires étrangères

hommes s'inscrit plutôt dans le temps de l'Histoire intellectuelle et culturelle. Il s'agit également d'un enseignement par l'exemple, leur amitié ayant survécu aux conflits récurrents entre leurs deux nations au cours du XX^e siècle¹⁹.

Zweig a toujours exprimé son admiration envers Rolland, mais pas seulement ; autour des années 1925, au moment où sa notoriété est à son maximum, il entreprend d'écrire trois triptyques à l'importance capitale pour lui, et qui évoquent les penseurs ou écrivains auxquels il est redevable. Nietzsche y tient une place importante, en tant qu'un des philosophes auxquels Zweig s'est souvent référé ; un chapitre lui est consacré à l'intérieur du « Combat avec le démon²⁰ ». C'est une des sources de sa pensée européenne. Son premier point commun avec Nietzsche, développé dès le début de l'essai, est probablement sa solitude ; si la situation sociale, financière, et intellectuelle de Zweig est infiniment enviable par rapport à celle du philosophe allemand, surtout dans les années 1920 où il est au faîte de sa gloire, l'écrivain autrichien sombre souvent dans des accès de dépression et de pessimisme ; il aura l'impression d'être un Cassandre avant la Seconde Guerre mondiale, et ses positions publiques seront rarement suivies ou même comprises. Dans le même ouvrage, au chapitre sur Kleist, il fait une apologie du suicide comme expression de la liberté qui résonne étrangement avec la fin de sa vie. Toutefois, ces éléments biographiques, qui sembleraient quelque peu forcés s'ils n'étaient pas présents psychologiquement chez Zweig (car celui-ci n'écrit que sur de grands modèles dans lesquels il se projette²¹), trouvent de l'écho dans les idées du philosophe à propos de l'Europe.

De même que pour Nietzsche, ce qui importe avant tout, pour lui, c'est le primat de l'Homme sur l'idéologie, et en particulier sur la réduction à une nationalité. C'est en se maintenant fermement sur cette position qu'il se verra souvent incompris des autres intellectuels, à une époque où ce terme était encore synonyme d'engagement public.

Zweig, comme Nietzsche, a parfois des « excès » de patriotisme, qui ne l'empêchent pas d'être un « bon Européen », et de penser l'« européenisme » :

« Nous autres « bons Européens », nous aussi nous avons des heures où nous nous permettons un patriotisme plein de courage, un bond et un retour à de vieilles amours et de vieilles étroitesse — je viens d'en donner une preuve, — des heures d'effervescence nationale, d'angoisse patriotique, des heures où bien d'autres sentiments antiques nous submergent²². »

L'un comme l'autre, donc, ne nient pas le nationalisme, mais s'en servent comme socle pour une réflexion sur l'Europe²³. Plus encore, le philosophe allemand affirme que l'union en

de la France, appelle les Européens à s'unir dans « une sorte de lien fédéral » mais « sans toucher à la souveraineté d'aucune des nations ».

19 A ce sujet, voir le mémoire de DEA de Jean-Yves Brancy, intitulé « Romain Rolland, Stefan Zweig et l'Europe », dirigé par Rémy Pech, université de Toulouse, 2005.

20 *Der Kampf mit dem Dämon. Hölderlin – Kleist – Nietzsche*. (Die Baumeister der Welt, Band 2), Insel, Leipzig 1925.

21 Le premier étant le prophète Jérémie, pendant la Première guerre mondiale ; puis viennent de plus en plus de portraits comme une réponse à ses propres démons : la question de l'engagement et du pacifisme avec Castellion, l'humanisme avec Erasme, l'artiste maudit avec Hölderlin, l'admiration face à de grands modèles intellectuels (Rolland ou Freud).

22 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le Bien et le Mal*, § 241.

23 « À cette fin [la naissance d'une race européenne] s'oppose actuellement, sciemment ou non, l'exclusivisme des nations par la production des inimitiés nationales, mais la marche de ce mélange n'en avance pas moins lentement, malgré tous les courants contraires momentanés : ce nationalisme artificiel est au reste aussi dangereux que l'a été le catholicisme artificiel, car il est par essence un état de contrainte, un état de siège forcé, imposé par un petit nombre au grand nombre, et a besoin de ruse, de mensonge et de violence pour se maintenir en crédit. Ce n'est pas l'intérêt du grand nombre (des peuples), comme on aime à le dire, mais

Europe est aussi nécessaire qu'un processus physiologique :

« Qu'on appelle « civilisation », ou « humanisation », ou « progrès » ce qui distingue aujourd'hui les Européens ; qu'on appelle cela simplement, sans louange ni blâme, avec une formule politique, le mouvement *démocratique* en Europe : derrière tous les premiers plans politiques et moraux, désignés par une telle formule, s'accomplit un énorme processus *physiologique*, dont le mouvement grandit chaque jour, — le phénomène du rapprochement des Européens, des Européens qui s'éloignent de plus en plus des conditions qui font naître des races liées par le climat et les murs, et qui s'affranchissent chaque jour davantage de tout *milieu défini* qui voudrait s'implanter pendant des siècles, dans les âmes et dans les corps, avec les mêmes revendications, — donc la lente apparition d'une espèce d'hommes essentiellement *surnationale* et nomade qui, comme signe distinctif, possède, physiologiquement parlant, un maximum de faculté et de force d'assimilation. Ce phénomène de *création de l'Européen*, qui pourra être retardé dans son allure par de grands retours en arrière, mais qui, par cela même, gagnera peut-être et grandira en véhémence et en profondeur — l'impétuosité toujours vivace du « sentiment national » en fait partie, de même l'anarchisme montant — : ce phénomène aboutira probablement à des résultats que les naïfs promoteurs et protagonistes, les apôtres de l'« idée moderne », voudraient le moins faire entrer en ligne de compte²⁴. »

Force est de constater que Nietzsche, et Zweig après lui, affirme un européanisme qui tend à l'eurocentrisme, l'Europe s'avérant un laboratoire politique et le modèle pour une pensée du sentiment national. Cette idée d'aspect physiologique, liée à un processus historique décrit comme inévitable, ne pouvait qu'intéresser un homme comme Zweig, qui a commencé sa carrière, rappelons-le, en écrivant une thèse sur Taine et le déterminisme.

Par ailleurs, un autre des points communs qu'il convient de souligner entre Nietzsche et Zweig est la méfiance envers les masses, et par conséquent le dégoût face à toute forme de démagogie. Chez le premier, cette idée de la naissance de l'Européen futur aboutit à la conclusion que celui-ci sera plus fort, mais au milieu d'un peuple plus facile à asservir, donc un tyran en puissance. La démocratisation en Europe, en préparant une race de futurs tyrans, mènera donc à son opposé, l'asservissement de la majorité par une minorité. Jamais Stefan Zweig ne tirera ces conclusions, mais son caractère beaucoup plus modéré l'amène parfois à un certain confort intellectuel : penser l'idéal, sans la façon de le matérialiser (ce qui souvent, dit-il, dénature l'idéal). Par ailleurs, il reconnaît volontiers que c'est ce trait de caractère, entre autres, qui lui fait admirer les êtres excessifs comme Nietzsche (et probablement qui lui fait créer des personnages s'affirmant principalement dans les situations de crise²⁵). Il parle ainsi, dans l'essai qu'il lui a consacré, de sa passion démoniaque pour la vérité.

L'influence de Nietzsche sur Zweig se manifeste dans une pensée du rapport entre nation, nationalisme et « race » européenne. Si la prescience du philosophe allemand lui a fait annoncer la déflagration européenne de 1914, issue du nationalisme de micro-états, aveugle et borné, le second lui rendra un hommage appuyé lorsque les suites de la première Guerre Mondiale l'auront incité à se pencher sur ce penseur solitaire qui se voulait au-dessus des nations. Pour autant, l'Europe de Nietzsche n'est pas exactement celle pensée par Zweig, et diverge en particulier sur le fait que le philosophe allemand refuse ce qui serait une uniformisation des spécificités nationales ; point à propos duquel Stefan Zweig n'est pas aussi

avant tout l'intérêt de certaines dynasties princières, puis celui de certaines classes du commerce et de la société, qui mène à ce nationalisme ; une fois qu'on a reconnu ce fait, on ne doit pas craindre de se donner seulement pour *bon Européen* et de travailler par le fait à la fusion des nations ; [...]. » Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain*, § 475.

24 Friedrich Nietzsche, *Par-delà le Bien et le Mal*, § 242.

25 Sur l'excès comme moteur narratif dans les œuvres de Stefan Zweig : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01476523/document>.

catégorique.

Outre cette dette majeure, n'oublions pas de citer, comme sources de la pensée européenne de Zweig, la communauté bourgeoise juive de Vienne, et dans un ordre d'idées plus général l'influence de l'« esprit de Vienne », au cosmopolitisme largement idéalisé par notre auteur²⁶. C'est dans ce cercle qu'il rencontrera Freud, à qui il offre ses livres, et dont les théories psychanalytiques l'influencent beaucoup. Sous son regard critique, l'écriture romanesque de Stefan Zweig se tourne de plus en plus vers l'intériorité des personnages, la notion de crise et l'individu dans ses moments les plus sombres. Ce qui l'intéresse, à partir des années 1920, c'est le mouvement de l'individu dans et face à l'histoire (Histoire), autant comme moteur narratif que comme modèle d'explication historique²⁷. Dans un mouvement parallèle, et tout-à-fait logiquement chez quelqu'un qui ne sépare pas sa vie de son œuvre, il s'éloigne de plus en plus de tout engagement politique, à une époque où les tentations ne manquent pas pour les artistes.

On touche ici au cœur de la pensée européenne chez Zweig, qui fait son originalité tout autant que sa pertinence pour l'époque contemporaine : à partir de l'analyse du premier conflit mondial comme conséquence de la méconnaissance du pays voisin, l'insistance mise sur une solidarité culturelle.

● 3- La culture contre la nation

L'année 1918, on l'a vu, marque un tournant critique dans les idées de Zweig. Alors que s'effondre l'Autriche-Hongrie, la question de la nationalité et de l'appartenance à un Etat se pose à lui jusque dans sa propre chair.

« Lui-même refuse de penser à l'Europe en termes de conglomérat d'États : il s'agit bien plus d'une concorde, d'une République fondée sur la fraternité des hommes, par-delà les frontières, car "être libre signifie ne pas avoir de frontières autour de soi"²⁸. Dans cette perspective nouvelle de renouement à l'idée de patrie, l'Autriche ne représente plus rien pour lui, comme il l'explique à Rolland : "Il me répudie [=répugne] de dire "nous" et de penser à l'Autriche. Quand je dis "nous", c'est l'humanité que je désigne avec mon cœur." Pour notre auteur, l'homme doit primer sur la politique et l'idéologie²⁹. »

Toutefois, l'« homme » est à différencier de « la masse » ; condition de la liberté populaire, la construction européenne ne pourra venir que des élites culturelles, et non des masses populaires, dont Zweig s'est toujours méfié – même si sa conception de l'Histoire, qui doit être racontée par les « sans-grades », limite cette remarque. L'Europe se fera sur le modèle de celle qu'avaient rêvée les humanistes, par des échanges et une correspondance suivie, par des conférences internationales, par des contacts multipliés entre les sphères artistiques des pays concernés. En outre, l'auteur autrichien est convaincu, comme Nietzsche, que l'union est inéluctable à plus ou moins long terme.

Pourtant, le nationalisme est une sorte de caractère essentiel de l'Europe ; c'est bien sur

26 Jacques Le Rider, *Les Juifs viennois à la Belle époque*, Albin Michel, Paris 2013.

27 Ce qui confère une touche si particulière aux biographies écrites dans les années 1930 ; il y développe une sorte de déterminisme narratif qui culmine dans une crise où l'individu affirme sa destinée tout en s'inscrivant dans une sorte de fatalité interne.

28 Stefan Zweig, "Die Erziehung zum republikanischen Bewusstsein", *Die Republik*, Berlin, 5 décembre 1918 ; cité par Marie-Emmanuelle Zarini, *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*, op. cit.

29 Marie-Emmanuelle Zarini, *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*, op. cit, p. 388.

cette terre qu'est né et s'est répandu le fascisme. Il faudra donc dépasser, transcender cette vision nationaliste, grâce à la culture. Le mot « culture » désigne chez Zweig deux pôles. Le premier s'articule autour de la connaissance de l'étranger, par les voyages et la lecture. C'est un acte d'internationalisme, pour ainsi dire, autant qu'une démarche privée (et comment pourrait-il en être autrement, puisque les gouvernements ne sont jamais objectifs dans leur façon de présenter les actions de leur voisin), et l'on comprend le rôle qu'il attribue, en référence à sa propre jeunesse, aux voyages à l'étranger. Le second pôle est celui de l'importance, et de la nécessaire implication, des élites culturelles : écrivains, artistes, journalistes doivent jouer sans cesse les médiateurs. De manière tout à fait moderne, la presse est vue comme un contre-pouvoir. La culture, dans cette acception, est ici l'élite d'une société civile qui peut s'opposer aux calculs électoralistes et à courte vue des hommes politiques. C'est pourquoi leur engagement ne peut et ne doit pas être politique, mais se situer sur le plan d'une « fraternité spirituelle », d'après le titre d'un chapitre du *Monde d'hier*. Zweig se montre ainsi particulièrement intéressé par les organisations telles que le Pen club, du moment qu'elles arrivent à rester apolitiques. Reste à trouver le moyen d'imposer l'Europe jusque dans les racines les plus profondes du sentiment national.

La « brutalisation » issue de la Première Guerre mondiale (selon le terme employé par l'historien George Mosse³⁰) a, en effet, produit une génération qui a pris l'habitude de la haine, comme d'une drogue. Zweig analyse ainsi les nombreux conflits sociaux et révolutions éclatant à la fin des années 1910, en particulier dans les pays vaincus ; il pense que l'agressivité à l'encontre de l'ennemi a été transformée par une agressivité interne aux pays (entre classes sociales, mais aussi entre les anciens combattants et le reste de la société.

« Le besoin de tension politique et de haine collective a persisté à l'état latent au sein de notre génération. Il n'a fait que se déplacer de l'ennemi étranger vers d'autres cibles, devenant haine entre systèmes, entre partis, entre races, entre classes, tout en conservant pour l'essentiel les mêmes formes.³¹ »

Or, cette désintoxication, continue Zweig, sera forcément longue, et ne pourra concerner que la génération suivante, la sienne ayant déjà été trop affectée. C'est pourquoi il faut concentrer l'ensemble des forces disponibles sur la « construction d'une nouvelle génération ». L'enseignement de l'Histoire, en particulier, devra changer radicalement : non plus Histoire des conflits, elle aura pour tâche de narrer les points communs entre Européens. Ce qui fait l'intérêt, aujourd'hui encore, des idées de Zweig, est bien la prise en compte d'un sentiment national inévitable, qu'il convient de remplacer par un autre : se sentir Européen tout autant qu'Allemand ou Français : « On a enseigné aux enfants l'amour de leur pays natal, une conception que nous ne songeons pas à contredire, mais seulement à élargir en ajoutant à cet enseignement l'amour de leur patrie commune, l'Europe [...] »³². Pour inculquer ce sentiment nouveau, il faut utiliser en quelque sorte le même remède que le mal, une propagande passant par l'éducation des jeunes esprits, et l'enseignement de l'Histoire comme ciment commun à tous les peuples européens. Or, l'Histoire ne peut être objective, puisqu'elle sert, d'après Zweig, la cause patriotique, sinon en présentant l'adversaire comme l'ennemi héréditaire, du moins en indiquant que tous les conflits ont été imposés de l'extérieur. Or, « [d']un point de vue supranational et universel, cet aspect de l'Histoire en tant qu'Histoire de la guerre aboutit à

30 George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes* [« Fallen soldiers : reshaping the memory of the world wars »], trad. Edith Magyar, Paris, Hachette littératures, 1999.

31 Stefan Zweig, « La désintoxication morale de l'Europe », texte écrit en 1932 pour un congrès à Rome, publié et traduit par Jacques Le Rider, in *Appels aux Européens*, Paris, éditions Bartillat, Omnia Poche, 2014, p. 74-5.

32 Stefan Zweig, « La désintoxication morale de l'Europe », *op.cit.*, p.78-9

un non-sens complet.³³ » Elle manque en effet de vision d'ensemble, contrairement à l'Histoire culturelle, des inventions, des progrès de l'humanité, dans laquelle le flux créateur circule d'un peuple à l'autre, sans les présenter comme opposés. Le but recherché sera alors l'édification des jeunes esprits, auxquels on présentera une vision optimiste et créatrice du temps qui passe, de sorte qu'ils admirent dans un même élan les réalisations de toutes nationalités comme contribuant au bien commun.

Inculquer l'Europe dans les esprits, c'est donc changer de paradigme intellectuel et pédagogique ; c'est proposer comme modèles les grands inventeurs plutôt que les conquérants, c'est se refuser à justifier la violence, d'où qu'elle vienne, et surtout imposer la connaissance des peuples voisins comme bouclier à toute propagande nationaliste. Stefan Zweig semble bien un précurseur des systèmes actuels d'échanges entre jeunes Européens, jumelages et autres Erasmus³⁴. De son expérience personnelle et ses nombreux voyages, il retient que le plus important, pour vaincre les préjugés, est le contact avec le pays étranger, surtout, dit-il, pour les jeunes esprits qui ne sont pas encore fermés à la nouveauté. Le but serait de former une génération « ayant un point de vue à la fois national et européen » ; l'Europe n'est pas négation des cultures nationales (Zweig n'a jamais nié les différences de coutumes, d'Histoire, de vision politique, entre les différents voisins), mais accumulation de toutes en vue d'une plus grande richesse.

Sur le plan de la culture (les inventions, les idées, l'art), l'union peut se réaliser plus aisément que sur le plan politique, économique ou militaire ; car ces questions touchent trop aux intérêts nationaux. Zweig pense que l'échec de la SDN, qu'il acte dès les années 1930, vient de ce qu'elle est avant tout une union politique ; or, la politique divise, quand la culture rassemble. Le terme de « politique » désigne en effet, chez l'écrivain viennois, la gestion d'un État et ses mensonges nationalistes.

Pour contrer ces derniers, il faut utiliser le pouvoir de la presse, éprouvé par tous les pays combattants de la Première Guerre Mondiale ; c'est pourquoi, affirme-t-il, un journal rédigé dans toutes les langues de l'Europe devrait être publié, et supervisé par un organisme régulateur supranational, chargé de dénoncer toutes les contre-vérités répandues dans les journaux nationaux à propos des peuples voisins. Enfin, il faudrait instaurer une capitale tournante de l'Europe, en évitant les métropoles telles que Londres, Paris ou Berlin ; cette « ville de taille moyenne » (Lyon ou Munich par exemple) aurait pour tâche de concentrer en une courte période et en un temps assez bref toutes les conférences internationales, tous les colloques qui se tiennent habituellement dans des lieux dispersés, en faisant de ces événements une sorte de fête populaire ; afin que chaque habitant de la ville choisie soit fier d'être Européen et comprenne que l'Histoire du progrès ne saurait être enfermée dans des frontières nationales³⁵.

Cette conception montre bien la foi de l'intellectuel dans les idées et des échanges, et les leçons tirées des événements historiques des premières décennies du XX^e siècle. La rivalité nationale peut être convertie et déplacée sur le terrain des inventions, d'une émulation positive. Toutes ces propositions sont rassemblées dans la conférence de 1932³⁶, et complétées, surtout pour la dernière idée, par le texte écrit en 1934 à propos de l'unification de

33 Stefan Zweig, « La désintoxication morale de l'Europe », *op.cit.*, p. 83.

34 De façon tout à fait visionnaire, l'auteur propose que les universités européennes s'accordent entre elles pour qu'un semestre étudié à l'étranger puisse être validé – système qui fonctionne aujourd'hui, et même de manière obligatoire dans certains cursus.

35 N'est-ce pas ce qui se fait aujourd'hui dans le système de « capitale européenne de la culture », avec toutefois un impact moindre que celui souhaité par le penseur autrichien ?

36 Conférence que l'auteur n'a jamais prononcée, car il n'a pas voulu répondre à l'invitation de l'Accademia de Rome, dans sa crainte de devoir « serrer des mains qu'il ne souhaitait pas serrer ».

l'Europe³⁷. Elles sont liées par une même méfiance envers les gouvernements, et un certain réalisme concernant le sentiment national. Inutile de nier la présence de ce dernier dans chaque peuple. Faute de pouvoir l'éradiquer, il sera plus profitable de le détourner, le sublimer, pourrait-on dire, en un sentiment plus élevé. Le texte de 1934 prend ainsi ce constat pour point de départ : si tout le monde s'accorde, dans son auditoire, pour dire qu'il faut faire l'Europe (ou du moins « une » Europe), il s'agit de trouver par où commencer, et le début sera, martèle-t-il, de lutter avec les mêmes armes que le nationalisme : sentiment de la foule, fièvre patriotique, qu'il faudra tourner non plus vers la rivalité, mais vers l'émulation.

Malheureusement, le problème que l'auteur autrichien analyse dans ce texte ne se résout qu'en une sorte de cercle vicieux : commencer l'Europe présuppose qu'elle ait déjà une certaine forme d'existence. Impasse que Stefan Zweig n'aura pas le temps de problématiser, alors que se profile déjà le conflit qui va faire éclater ses illusions sur une unification possible du continent européen.

●Conclusion : La seconde Guerre mondiale ou la fin de l'Europe

Au cours de la décennie 1930, Stefan Zweig se montre de plus en plus pessimiste sur l'avenir de l'Europe. Peu avant la seconde Guerre mondiale, il fait un parallèle entre cette dernière et l'Empire romain, pressé de toutes parts avant sa chute. La métaphore de la tour de Babel, sujet d'un article écrit pendant le premier conflit, s'impose de nouveau à lui – mais sur un mode beaucoup plus pessimiste³⁸.

Lorsqu'il met fin à ses jours en 1942, il explique, dans sa lettre d'adieu, que, désespéré par la tournure que prend le conflit mondial, désespéré par le suicide de l'Europe, il n'a plus la patience d'attendre l'aube et le monde nouveau qui en sortira. Ce dont il est sûr, c'est que le pouvoir des intellectuels, l'esprit critique, le non-engagement, n'ont plus court ; et qu'ainsi se précise son sentiment d'obsolescence. L'Europe court à sa destruction, et la culture ne peut plus lutter :

« Nous sommes trop érasmiens... pour nous élever contre des hommes qui ont un butoir à la place du front et du cerveau. Seuls peuvent s'élever contre ces fanatiques du nationalisme d'autres fanatiques : nous sommes empoisonnés par notre humanisme.³⁹ »

Les forces de destruction qui parcourent le vieux continent semblent trop puissantes, et ont eu raison de la croyance intime de notre auteur dans le mouvement de l'Histoire ; lui, dit-il dans sa dernière lettre, est trop impatient pour attendre l'aurore.

L'idée d'Europe chez Zweig s'avère un aspect essentiel de son idéologie humaniste et de sa profonde croyance dans le rôle de la culture. Forcée par le désastre de 1914-18, nourrie

37 « Einigung Europas. Eine Rede », manuscrit inachevé d'une conférence prévue en 1934 à Paris et qui ne sera pas prononcée par l'auteur ; publié dans *Appels aux Européens*, *op. cit.*

38 « Contrairement à la pièce *Jeremias*, qui constitue certes un progrès dans le cheminement intellectuel de Zweig vers l'Europe, mais qu'on ne saurait pour autant considérer comme une forme d'écriture de l'Europe", l'article "La Tour de Babel" [écrit en 1916] est un véritable plaidoyer pour la reconstruction spirituelle de l'Europe. Pour transmettre ce message par-delà les frontières, et le rendre intelligible à tous, Zweig opte pour un mythe religieux, en quelque sorte un récit fondateur de la culture européenne, et qui d'ailleurs connaît depuis toujours une fortune constante auprès des écrivains. » Marie-Emmanuelle Zarini, *L'idée d'Europe chez Stefan Zweig*, *op. cit.*, p. 357.

39 Serge Niémetz, *Stefan Zweig - Le Voyageur et ses mondes*, *op. cit.*, p. 277.

par ses voyages, ses contacts artistiques, et sa propre expérience du journalisme, elle entre dans un cadre cohérent dont l'intellectuel est le centre. Originale par son antipolitisme, la vision européenne de Stefan Zweig reste aujourd'hui encore féconde pour mieux comprendre les impasses et les réussites de notre modèle européen ancré dans le XX^e siècle.